



### Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

### MODES.

GRACE aux bals donnés successivement par toutes les légions de la Garde Nationale de Paris, les costumes parés sont loin de se ralentir. En revanche, on s'occupe peu des négligés d'hiver; l'approche de Longchamps donne de nouvelles dispositions pour les toilettes, et tout fait présumer que celles qui paraîtront dans



quinze jours, offriront d'amples matières à nos citations. Nos prochains numéros se consacreront à la recherche de toutes les nouvelles apparitions qui préparent les modes d'été.

— Nous voyons beaucoup de redingotes en moire, puis en gros de Naples, brodées autour en soie. On porte toujours des douillettes de satin garnies en velours.

— Les petits chapeaux forme anglaise se généralisent tous les jours. Ils sont en moire blanche, rose ou paille, et le bonnet que l'on met dessous, garni d'une double rangée de tulle plissée à tuyaux, est orné de rubans de la même couleur.

— A l'Opéra on voit toujours beaucoup de berrets, la plus grande partie en velours noir, ornés de plumes blanches ou d'un oiseau de paradis.

— Des blondes, soutenues par des branches de fleurs ou d'épis, suppléent aux bonnets et font aussi de charmantes coiffures.

— Les écharpes sont indispensables avec tous genres de toilettes : elles sont presque toutes en gaze.

— Au dernier concert de la cour, la foule était immense et les toilettes des plus brillantes. Les diamans brillaient dans toutes les coiffures, et les plumes y reparaissaient en foule. Paganini y embellissait la soirée par son magique talent, et cette réunion fut une des plus brillantes données cet hiver au Palais-Royal.

— Le bal donné à l'Hôtel-de-Ville, jeudi dernier, a été très-animé. Au plaisir de la danse on avait joint ceux de morceaux chantés par des artistes célèbres ; il y eut même un proverbe représenté avec gaieté, et la présence de la famille royale compléta le plaisir qu'offrait cette nombreuse et superbe réunion.

#### DES FEMMES A ALGER.

Les événemens qui suivirent la capitulation d'Alger ayant déterminé l'expulsion des Turcs et leur renvoi en Asie, chaque Turc fut libre d'emmener sa famille. On ne fut pas peu surpris quand quelques personnages importans emmenèrent deux femmes, mais on le fut encore plus quand des femmes





isolées vinrent réclamer le droit de partir avec des maris qui semblaient les avoir oubliées.

Le Dey d'Alger usait avec plus de modération que ses simples soldats du droit de polygamie. Quand sa résidence fut occupée, il ne se trouvait dans son harem, tout compris, que soixante-dix femmes. Dans ce nombre, deux seulement étaient épouses : la dernière, âgée de quatorze à quinze ans, l'était depuis peu de mois.

Il y a loin de ce nombre, dans lequel on comptait beaucoup de négresses, à ce qui existait ordinairement à Constantinople, et surtout à ce que l'on vit à la mort de Mustapha, père de l'infortuné Sélim III. Dès que ce prince eut cessé de vivre, trois mille femmes sortirent de son palais pour aller habiter le vieux sérail, résidence ordinaire et presque toujours dernier asile de tout ce qui a appartenu aux monarques décédés.

Quelque habitué que l'on soit à admettre le merveilleux quand il est question des sérails des Satrapes de l'Orient, l'imagination se prête difficilement à l'idée que trois mille femmes sont liées par le sort à l'existence d'un seul homme.

Le Dey d'Alger, soldat parvenu, possesseur d'un revenu et d'un état bornés, et sans cesse menacé dans son existence, ne pouvait jouir d'un faste comparable à celui qui environne le trône de son puissant suzerain. Aussi son harem se trouvait-il mal fourni à l'entrée des Français.

La vie de ces femmes était très-monotone. Renfermées dans un des bâtimens de la Casaba, elles n'avaient pour promenade qu'un jardin attenant à leur habitation. Dans le harem de Constantinople, la vaste étendue du bâtiment permet l'isolement de chaque maison princière. On peut se visiter de quartier à quartier, de chambre à chambre ; on peut, vu le grand nombre d'habitans, femmes et eunuques noirs, qui y sont concentrés, se faire illusion jusqu'à un certain point, et se croire dans une sorte de ville. Quelle ressource pour la coquetterie ! aussi la toilette et tous ses caprices forment-ils un inépuisable passe-tems pour les recluses.

Ces distractions manquaient aux sultanes algériennes. Renfermées dans un même local, et ne pouvant s'isoler que la nuit dans les chambres qui leur étaient assignées, elles étaient condamnées le jour à la plus exacte uniformité dans tous les



actes de la vie. Que pouvait être la toilette entre des femmes qui ne se quittaient pas ? aussi y avait-il une nuance immense dans le régime de vestiaire des deux établissemens.

A Alger, l'entretien des femmes du Dey était totalement à la charge de ce prince ; il pourvoyait à tout. Une espèce de vestiaire commun renfermait tout ce qui servait à l'usage de ses femmes. Chacune y puisait journellement, suivant ses goûts et ses caprices ; mais comme rien n'y était la propriété personnelle de telle ou telle femme, il en résultait que le même schall ou le même turban pouvait passer alternativement de l'une à l'autre. Les diamans, les perles, les parures, faisaient exception à cette règle ; chaque femme avait ses bijoux en propriété, et s'occupait beaucoup de leur entretien et de leur conservation. C'était à peu près là son seul passe-temps.

On a su que pendant les journées qui ont précédé la sortie des femmes du Dey de la Casauba, elles n'ont eu d'autre soin que le salut des objets qui composaient leur fortune privée, nulle d'elles n'a songé au trésor, ni au mobilier, ni au vestiaire ; toutes ont porté leur attention sur les écrins et ne se sont fiées qu'à elles-mêmes pour les transporter dans la nouvelle résidence où elles devaient attendre leur embarquement.

Les femmes maures sont très-sédentaires, sincèrement attachées à leurs maris, et sans cesse occupées du soin de leur ménage et de l'éducation de leurs enfans ; on les voit rarement dans les rues.

En Orient, les femmes turques se visitent aux bains publics où elles se donnent des rendez-vous ; c'est là qu'elles développent toutes les ressources de la coquetterie, qu'elles font parade de leurs vêtemens et de leurs bijoux les plus précieux. On danse dans ces réunions, on y fait de la musique ; on y appelle des saltimbanques, les escamoteurs ou autres farceurs qui font leurs exercices dans une pièce séparée de celle où sont les femmes, lesquelles peuvent voir sans être vues. Ces parties de plaisir qui commencent par le bain, finissent par des collations que les amies se donnent entre elles. On y lie quelquefois des intrigues avec le dehors, mais c'est toujours avec l'enveloppe du plus profond mystère.

Bo  
Coiff  
de R.  
Robe





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.  
 Coiffure Créantée par M<sup>re</sup> Nardin ornée de plumes des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Pontier rue  
 de Richelieu N<sup>o</sup> 62. et de pierreries des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Bourguignon passage de l'Opéra.  
 Robe en satin garnie de plumes façon de M<sup>me</sup> Duches. Boa en plumes.

Published by J and J Fuller







## DÉSAPPOINTEMENT D'UN FASHIONABLE DE PARIS.

« Vous m'avez permis, madame, d'aller voir les embellissemens que vous faites exécuter à votre petite maison d'Auteuil ; comme il y avait déjà plusieurs jours que vous m'aviez dit de venir pour avoir mon avis sur les papiers, les tentures, etc., je me suis décidé, malgré le tems qui menaçait de la pluie, à me jeter dans une de ces voitures qui font le voyage de Paris à Saint-Cloud, et le retour, non pas de celles vulgairement appelées *coucous* ; cependant, si je n'étais célibataire, j'aurais hésité à m'embarquer dans celles dites du *Grand Cerf*, probablement parce qu'elles servent fréquemment à quantité de maris débonnaires de notre bonne ville de Paris. Quoi qu'il en soit, je partis, moi neuvième ou onzième, en y comptant deux petits enfans passant par-dessus le marché, et j'arrivai à la grille de votre maison ; je sonne, je frappe, j'appelle, je crie, personne ne me répond. Enfin, un voisin, ennuyé sans doute du tapage que je faisais, paraît à une fenêtre, en bonnet de coton, et répond à mes questions que vraisemblablement vous étiez retournée à Paris. Force me fut de revenir, mais les chemins n'étant pas des meilleurs et n'ayant pas de parapluie qui me garantît du brouillard qui s'épaississait, je pris le parti d'attendre une occasion pour m'en retourner. Après avoir fait le pied de grue pendant un grand quart d'heure qui fut pour moi de soixante minutes, j'aperçois une de ces petites voitures dont j'ai parlé tout à l'heure avec tant de dédain. Je fais un signe démonstratif au cocher qui me comprend, et arrête son cheval. Obligé de m'appuyer sur son bras, pour me guinder à la hauteur du marche-pied, je pénètre dans l'intérieur du soi-disant cabriolet, et je me dispose à prendre place sur la banquette du devant, auprès d'une femme passablement laide, qui tenait un enfant en maillot dans ses bras, car le fond était occupé par une autre femme âgée, qui avait un énorme paquet sur ses genoux, recouvert de sa jupe de calemande rayée ; cependant, sur l'invitation de l'honnête phaéton qui m'engage à me placer sur le derrière de sa voiture, la bonne femme se dérange, et je m'assieds à son côté. Nous cheminons enfin, mais n'espérant pas avoir grande satisfaction à lier conversation avec mes compagnes de voyage, j'essaie de faire un petit



somme, en dépit des nombreux cahots qui se succédaient sous la dure réaction de nos soupentes ; nous passons la barrière , et parvenons sans encombre jusqu'à l'allée des Veuves. Ici se présenta un incident : la malheureuse rosse qui nous traînait avec tant de fatigue , s'avise, qui l'aurait cru ? à devenir ombrageuse à la vue d'une flaqué d'eau ; elle fait un écart et nous voilà sur le point de verser ; les femmes crient ; je me réveille et je me vois accablé sous le fardeau de deux femmes et de trois marmots qui pleurent à qui mieux mieux , car ce que j'avais cru n'être qu'un gros paquet sur les genoux de ma voisine n'était autre que l'assemblage de deux marmots de deux à trois mois. Jugez de mon embarras , madame , et vous auriez ri , ou plutôt vous auriez eu pitié de me voir dans cette singulière situation : je n'avais cependant qu'un parti à prendre : ouvrir la portière , sauter à bas du malencontreux *coucou* dans la boue , recevoir successivement chaque marmot dans mes bras , les déposer dans un endroit un peu sec , pour revenir auprès des femmes et les aider à descendre elles et leurs paquets ; tout cela fut moins long que pénible ; encore me fallut-il courir après un fiacre , pour placer tout ce bataclan. Pour un agréable du bois de Boulogne , comment trouvez-vous ce passe-tems ? je crois , toutefois , avoir rempli plus que le devoir d'un galant chevalier , j'ai fait une belle action , et je suis consolé ; mais désormais je prendrai mes précautions pour aller vous visiter. »

#### MÉLANGES.

— Une affiche causa dernièrement une petite rumeur à Édimbourg. On sait quelle est la susceptibilité nationale des Celtes modernes , et on les accuse de ne pas imiter la propriété anglaise. Or, on lisait sur les murs d'un bâtiment en construction l'avis suivant, qui était aussi répété dans les journaux. « M. Smith offre un schelling pour chaque Écossais (Scotsman) » propre qu'on lui apportera ; 1<sup>er</sup> février 1831. » Après s'être bien indigné de l'insolence de M. Smith , on découvrit qu'il offrait un schelling pour chaque exemplaire du journal *le Scotsman*, à la date du 1<sup>er</sup> février.

— Après le silence presque général qu'ont gardé les muses anglaises depuis quelques années, un petit poème de M. Bul-



wer, auteur de *Pelham*, est venu faire un peu de bruit et même un peu de scandale. C'est une satire intitulée *les Jumeaux Siamois* (the Siamels Twins). M. Bulwer a pris pour ses héros les deux frères Ching et Chang, que nous avons vus aussi à Paris. Il raconte leur voyage de Siam à Londres, sous la conduite de M. Hodges, leur cornac. Leurs visites chez les dames *Bas-Bleus*, entr'autres chez lady Morgan, fournissent au poète quelques épigrammes. Lady Jersey, nommée en toutes lettres, les introduit au bal aristocratique d'Almack ; et la haute société anglaise est exposée au pilori de la satire par M. Bulwer, aussi bien que les pédans en jupons du Parnasse moderne. Les dandys figurent ensuite à côté des poètes, dans cette revue moqueuse des notabilités britanniques ; les petites trahisons de Moore envers son ami Byron y sont mentionnées sans ménagemens ; et Wellington, descendu de son piédestal, n'y paraît plus qu'un des pygmées du monde fashionable. Quant au mérite littéraire, l'ouvrage est plus spirituel que poétique. Il y a des passages dignes de *Don Juan* ; mais il y en a aussi bien au-dessous de la prose rimée du docteur Syntaxe. M. Bulwer est plus remarquable comme romancier que comme poète.

— M. Fraenzel, maître de concert à Manheim, possède un violon d'un prix fort élevé, s'il n'a rien perdu de la valeur qu'il avait sous l'empereur Charles VI. Il fut acheté, à cette époque, par le comte Von Trautmannsdorf, aux conditions suivantes : le vendeur reçut d'abord trente-cinq louis ; de plus le comte s'engageait à lui donner chaque année un habit à galons d'or, deux tonneaux de bière, un logement commode, le feu et la lumière, vingt francs par mois, enfin douze paniers de fruits pour sa femme, s'il se mariait, autant de lièvres qu'il en demanderait, et six paniers de fruits pour sa vieille nourrice aussi long-tems qu'elle vivrait. Le vendeur ayant vécu lui-même seize ans après ce marché singulier, il en coûta, tout compris, au comte, la somme de 21,850 francs. Ce violon est de Jacob Stainer...

— Paganini fait fureur à Paris. Dès sa première apparition, il fit connaître le merveilleux de son talent, et son archet semble tenir ses nombreux auditeurs sous un charme inconnu jusqu'ici. Malheur à qui l'aura laissé passer sans l'entendre, car il est au-dessus de ce que l'imagination pourra se figurer, et il n'y



a point de souvenirs qui pourront être comparables à celui d'avoir entendu cet homme célèbre.

Paganini est un homme de taille moyenne, son visage est long et pâle, il a un œil d'aigle, des cheveux noirs longs et bouclés flottant sur son collet; il est d'une maigreur extrême: ses coudes, quand il joue, semblent entrer et se perdre dans son corps; son poignet tient au bras par des articulations si souples, si agiles, qu'il paraît en être détaché. Une incroyable naïveté de manières semble lui avoir été donnée, comme pour créer un contraste avec l'audace de son talent.

— Le concert donné par M<sup>me</sup> Raimbaux a offert une des plus agréables soirées de cet hiver. La réunion des artistes les plus célèbres et les plus aimés de la capitale, était une attraction qui expliquait le choix de la brillante société qui formait l'auditoire. Le charme des morceaux, exécutés par M<sup>mes</sup> Raimbaux, Malibran, et Edwige Louis, devait être apprécié par tout ce qui est susceptible d'être impressionné par des sons enchanteurs unis à tous les attraits de la grâce et de la jeunesse. Ce charmant concert a été, pour M<sup>me</sup> Raimbaux, un succès de plus à ajouter à tous ceux qu'elle a si brillamment obtenus, depuis peu de tems, et qui lui pronostiquent un avenir tout de gloire et de triomphe.

---

Belle Édition à 2 fr. 25 cent. le volume.

## **HISTOIRE D'ANGLETERRE,**

Depuis l'invasion de Jules César jusqu'à l'avènement de Georges IV,

Par HUME, GOLDSMITH et W. JONES,

Traduction nouvelle ou revue par M. LANGLOIS, Professeur  
au Collège Charlemagne.

18 volumes in-8° imprimés par Dondey-Dupré Père et Fils.

Huit volumes sont en vente.

ON SOUSCRIT A PARIS,

Chez JUBIN, au Cabinet Littéraire, Vieille rue du Temple, n° 6;

BEAULÉ, rue St-Claude, n° 8, au Marais;

DE COURTIÈRE, Libraire, rue St-Hyacinthe St-Michel, n° 7;

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, rue Richelieu, n° 47 bis.

*A ce Numéro est jointe la planche 792.*

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.